

**Zeitschrift:** Verhandlungen der Schweizerischen Naturforschenden Gesellschaft = Actes de la Société Helvétique des Sciences Naturelles = Atti della Società Elvetica di Scienze Naturali

**Herausgeber:** Schweizerische Naturforschende Gesellschaft

**Band:** 139 (1959)

**Artikel:** Discours d'ouverture du président annuel de la S.H.S.N.

**Autor:** Girardet, André

**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-90520>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.04.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# Discours d'ouverture du président annuel de la S.H.S.N.

par

le Prof. D<sup>r</sup> ANDRÉ GIRARDET (Lausanne)

Monsieur le chef du Département de l'instruction publique  
et des cultes,  
Mes chers collègues,  
C'est à vous, que je m'adresse tout d'abord.

Que ce soit par les sciences mathématiques, physiques ou naturelles, nous avons tous, ici présents, le même but, celui de « mieux connaître les secrets de la nature qui nous entoure », pour m'exprimer comme le firent déjà ceux qui, il y a 144 ans, décidèrent de fonder cette société de savants. Tous, nous payons notre tribut à la science, sans jamais donner à ce mot la même interprétation que notre voisin. En effet, ce terme vague agit avant tout par les sentiments dont il est enveloppé; son prestige est considérable; on en proclame l'utilité, la beauté, mais, au fait, de quelle science s'agit-il? Cela change avec la mode du jour: pendant des siècles, l'endoctrinement à une philosophie stérilisante empêcha toute évolution; puis, les humanités, seules prisées pendant fort longtemps, ont peu à peu fait place aux sciences naturelles; on a observé, classé, étiqueté; c'est maintenant le tour des sciences physiques; on parle beaucoup d'atomes, d'électrons et de bien d'autres toutes petites choses.

La science est un ensemble très vaste, dont le but est la connaissance des lois de la nature; ceux qui s'y adonnent, les savants, font des découvertes qui, toutes, augmentent notre puissance et notre volonté de connaître. La science est donc en expansion, tout comme le monde dans lequel nous vivons. La science continue la science, elle se rénove constamment, elle fonde le fondamental, puis prouve son inexactitude en le renouvelant.

En un temps où la science transforme si profondément, pour le meilleur et pour le pire, la vie humaine, il est naturel de s'intéresser au savant, au fonctionnement de son esprit et à la nature de sa recherche.

Le savant est un homme qui a des connaissances étendues; c'était un homme libre, vis-à-vis des contingences extérieures, mais asservi à l'idéal qu'il s'efforçait d'atteindre; il était un prêtre de la science. Mais il n'y a pas de religion sans sacrifice; la divinisation de la science dure

tant que l'enfance psychologique du savant n'est pas achevée, jusqu'au jour où, regardant en soi, il s'estime son égal, un savant accompli. Mais cela ne saurait jamais être; il restera toujours dans la dépendance de la science; s'il se persuadait du contraire, il blasphémerait. Alors, ne pouvant l'asservir, donc «la tuer», il essaiera de *se tuer* de travail, il n'est plus qu'un scientifique, une machine à être savant. Seul le vrai savant est homme libre.

Cette liberté était encore possible au siècle dernier; de nombreux adeptes des sciences cherchaient, tout en vaquant à leur profession; ces chercheurs sont toujours moins nombreux. En effet, puisque la science est en expansion, il devient toujours plus difficile de tout savoir sur beaucoup de choses; on en est réduit à savoir une foule de choses sur un seul sujet et même sur un tout petit sujet; on devient un *spécialiste*. Cependant, les découvertes faites par un grand nombre de ces *spécialistes* peuvent encore être assimilées par un homme qui saura faire la synthèse de tous ces résultats. Il nous faudrait beaucoup de ces hommes, parce qu'il est fréquent que des découvertes effectuées dans un domaine de la science aient de notables répercussions dans des domaines très différents. C'est déjà une raison suffisante d'activer la diffusion de toute nouvelle acquisition scientifique.

Si les chercheurs sont de moins en moins nombreux à mériter le titre de *savants* dans son ancienne acception, ces super-spécialistes ne représentent plus la figure magique qu'était autrefois le savant, chargé de découvrir les secrets du monde. S'il ne sont pas au service de l'Etat, ils le sont à celui de gigantesques usines, envers lesquelles ils ont une responsabilité: la recherche est devenue une occupation de plein temps; nous sommes les témoins d'une dévaluation pénible d'une des activités les plus hautes de l'esprit humain.

Mais, si les savants «en surface» ont diminué en nombre au profit des savants «en profondeur», par quoi je n'entends évidemment pas que leur savoir soit de moins grande importance, leur mode de travail reste en principe le même; simplement, au lieu de prendre un objectif à très grand champ de vision, ils s'arment de loupes, de microscopes ou de télescopes de plus en plus puissants.

Si l'acte créateur échappe à tout système stéréotypé, il y a des dons utiles à l'invention: le bon sens, la mémoire, l'enthousiasme, la capacité de renoncement.

Je pourrais m'étendre longuement sur les conseils donnés aux chercheurs par des génies comme aussi par des inventeurs chevronnés; sans aller bien loin, j'aurais pu «passer au crible» à votre intention les lettres de LIEBIG ou les écrits de CARL ERNST VON BAER, les souvenirs de LE CHATELIER, certaines des Rencontres internationales de Genève, ou même la brochure, si utile au début de ce siècle, de RAMON Y CAJAL. Mais les conditions de travail du chercheur se modifient si rapidement que nous serions bien en retard avant la fin de cet exposé déjà. RAMON Y CAJAL, par exemple, ne préconisait-il pas le travail solitaire et n'était-il pas un contempteur du travail en équipe, prôné et même nécessaire de

nos jours ? En résumé, le savant, le chercheur de tout calibre, doit *observer* fidèlement et sans idée préconçue, pour *constater* des faits ; puis, ayant fait intervenir le raisonnement, à la suite d'une interprétation anticipée des phénomènes observés, il institue l'expérience qui, dans l'ordre logique de ses prévisions, devrait fournir la réponse qui leur servira de contrôle. De l'expérience résultera l'apparition de phénomènes provoqués ; les ayant constatés, l'expérimentateur échafaudera une hypothèse de travail pour la suite de ses recherches. Autant d'occupations qui tendent à la découverte de quelque chose d'ignoré jusqu'alors ; on ne fabrique pas des théories avec du vent.

Je n'insisterai pas non plus sur la part de l'inconscient dans le travail du savant. Une découverte, en apparence subite, n'est que la conséquence d'un énorme travail de concentration cérébrale, puis de tamisage, d'associations, de combinaisons d'idées dans le subconscient, après une préparation lucide intense. On peut comparer ce processus à ce qui se passe dans les machines à calculer ; mais, tandis que celles-ci donneront un résultat, que les données numériques de départ aient été justes ou fausses, le subconscient n'arrive à une découverte que si les données qu'il avait reçues étaient exactes.

Il faut donc savoir choisir parmi les idées qui se présentent à l'esprit, parmi les faits que l'on croit avoir observés exactement, ceux qui seuls permettront d'aboutir. Mais il faut aussi savoir choisir le sujet qui nous convient, il faut avoir le goût scientifique ; *il y a donc un élément affectif important dans la création scientifique.*

Un moyen de regagner une part de cette liberté, que la science moderne refuse au chercheur, serait de pouvoir se décharger sur d'autres, les contemplateurs, rats de bibliothèques et polyglottes, les organophiles, ceux qui veulent posséder, sous clefs, tous les appareils, mais ne jamais s'en servir, de tout ce qui nous bride dans l'exercice de notre vocation de savant, mais au moins autant de l'administration, cette charge si lourde, dans nos universités ; puissent les projets du Fonds national, dans ce sens, apporter un soulagement à quelques-uns de nos successeurs.

Faut-il faire de la recherche *pour* alimenter la technique, pour maintenir viable l'industrie d'exportation ? Il faut souhaiter que le plus grand nombre de savants puissent se consacrer aux sujets pour lesquels ils sont prédestinés, sans avoir à penser «industrie» ; *il faut souhaiter pour eux qu'ils puissent faire de la recherche vraiment désintéressée.* Il sortira toujours de leurs découvertes quelque chose d'utilisable dans l'industrie mais, le plus souvent, ce ne sera pas eux, mais d'autres qui le découvriront longtemps après.

Cela ne veut pas dire qu'un savant ne fera pas de découvertes dont les conséquences immédiates seront peut-être catastrophiques dans le domaine de la guerre, cruauté, que sais-je encore. La science doit-elle, pour cela, avoir mauvaise conscience ? *Une vocation scientifique est irrésistible ; il y a chez le savant une volonté, un désir de connaissance, qui sont tout à fait indépendants du besoin de domination.*

Lorsque les découvertes parviennent entre les mains de ceux chez qui ce défaut prédomine, ces «spécialistes» l'utiliseront à des buts que les savants réprouveront. Mais le savant est un adulte qui, au lieu d'avoir cette soif de connaissance à l'état latent seulement, *la possède aussi pure que nous la connaissons chez l'enfant*. Il est impossible de freiner le travail irrésistible de l'esprit du chercheur.

Il est indispensable que le public soit pénétré de cette idée, que la science en général est une discipline méthodique qui exige une patiente assiduité; il n'y a pas de miracles immérités. La science sera toujours plus appelée à fournir la solution de problèmes qui préoccupent le monde. Les savants feront de leur mieux, mais il y aura des déceptions. Si le public n'est pas persuadé à l'avance que les échecs possibles viennent des difficultés à résoudre, il croira à de l'indifférence ou, même pis, à de l'incompétence.

Il est donc nécessaire que les hommes de science qui aiment et savent communiquer avec l'homme de la rue s'efforcent d'instruire le grand public des lignes principales du mouvement scientifique. Il leur faut pour cela avoir avant tout des idées claires et s'en tenir à ce que l'homme moyen peut comprendre et goûter. Mais il ne faut ni le flatter, ni se l'aliéner, d'autant plus que ce sont les fonds publics qui défraient de plus en plus la recherche scientifique; il est indispensable que le profane n'acquière des notions fausses, ni sur la science, ni sur les problèmes scientifiques examinés, ni sur le comportement, les idéaux et les réalisations des hommes de science. Nous devons condamner le sensationnel et le faux, et faire bon accueil à ceux qui viennent chercher auprès de nous la vérité.

Nous pouvons définir en termes plus scientifiques, plus modernes, les facteurs de tendance qui sont à la base de chacun de nous et dont l'épanouissement parfait donnerait le savant idéal; nous verrons rapidement à quelles aberrations la prédominance ou l'insuffisance de chacun de ces facteurs peut conduire:

1. Il y a le facteur *avidité*, cette tendance toute naturelle, de placer le *moi* au centre de toutes les préoccupations de l'individu, le besoin de faire entrer en lui le monde extérieur et de le transformer en sa propre substance. C'est ce besoin de *connaître* que j'ai déjà mentionné. Or, on peut lutter pour obtenir et *utiliser*, ou pour obtenir et *conserver*, pour ne mentionner que les deux extrêmes. Pour VAUVENARGUES, une image assez fidèle du savant était: *un homme vorace et qui digère mal*. La curiosité pour les faits peut n'être plus qu'un besoin de collectionner des recettes; la consommation de nourriture intellectuelle, qui accroît nos forces, élargit notre champ d'action, peut n'avoir pour conséquence que la formation de ce spécialiste qui se constitue en centre autonome, autour duquel tous les autres s'organisent, qui ne connaît qu'un seul sujet de recherche, qu'il faut seul citer: chacun doit passer par *moi*, pour connaître ce que *j'ai* fini par comprendre. Ainsi, une tendance naturelle peut pousser l'individu à s'assurer une position agréable, indépendante; elle peut inspirer le noble désir de se perfectionner indéfiniment

ou de collectionner pour attirer l'attention des autres, ou enfin être à l'origine du désir condamnable de soumettre les autres à sa puissance. Ce serait la conséquence d'une exaltation insensée de ce caractère fondamental de l'homme; la science est partie à la conquête de la clarté, mais les hommes en ont fait souvent une conquête du *pouvoir* sur les choses, si ce n'est sur les autres hommes. A ces scientifiques, qui veulent, avec raison, que leur gagne-pain serve à quelque chose de plus encore qu'à se nourrir, il manque de savoir choisir.

2. A un premier entassement de connaissances sans discernement, doit succéder l'assimilation, ce qui implique que l'on sache trier. Ce sont les *intérêts sensoriels*, selon la terminologie de GASTON BERGER, qui le permettent. Les choses, accaparées à notre profit, doivent nous plaire, en dehors de leur utilité même. Mais, trop jouir de ce que l'on possède, c'est dérober du temps et des forces à l'action, c'est se perdre dans une contemplation qui est un dépassement de l'instinct fondamental de possession.

Ces deux premières tendances sont complémentaires: il faut aimer la science pour en ressentir la beauté, sinon le désir de perfectionnement incessant, qui n'est plus guère qu'un embellissement, devient du narcissisme. Le savant qui y cède est un isolé, perdu dans la masse.

3. Pour que l'épanouissement de la personnalité soit complet, que son plaisir ne soit pas un acte inachevé, il faut y faire participer les autres, enseigner, publier, avoir ce que les caractérologues appellent la *tendresse*. Celui qui la possède, montre qu'il a dépassé les incertitudes et les ambivalences de la jeunesse. Il y faut une bonté naturelle, qui nous permette de reproduire en nous les émotions et les sentiments des autres. Ce facteur fait défaut chez tous ces savants que l'on voit malheureux, dépourvus de toute vie intérieure, faibles envers eux-mêmes, mais durs et sans générosité envers leurs prédécesseurs.

4. Enfin, le savant devrait posséder la *passion intellectuelle*, qui est un désir de comprendre toutes choses en dehors de toute utilité pratique, de tout souci d'application, qui se détourne du détail pour s'ouvrir à la raison qui les explique. Cette tendance est nécessaire à freiner des ardeurs intempestives intéressées. Mais la passion intellectuelle, lorsqu'elle est exagérée, peut faire craindre au savant de dénouer trop tôt le problème qu'il s'est posé, tant il jouit d'en rechercher la solution, voire de la retarder...

Le *vrai* savant peut considérer la vie de très haut, oublier les petites choses de l'existence, il reste un être authentique. Son amour du prochain, sa tendresse comme nous le disons maintenant, dépasse celui des meilleurs. Sa passion occupe en lui l'espace et le temps, il ne fait pas de différence entre ce qui est près et ce qui est loin, il songe autant au bien de ceux qui vivent que de ceux qui viendront. Il ne se limite naturellement pas à lui-même, mais pas non plus au cercle de ses proches, ni même aux frontières de son pays. Son amour du prochain ne fait plus aucune différence; il veut faire partager ses découvertes à tout le monde, même et surtout à ceux auxquels il devrait les refuser, parce que les intérêts

supérieurs de son pays s'y opposent. Mais nous savons tous que le peuple reconnaît mal ses savants et que ceux-ci en souffrent.

Un excès de ces tendances que nous avons décrites, engendre un déséquilibre et consacre la névrose. C'est ainsi que des hommes comme FUCHS et bien d'autres quittent leur pays, plutôt que de voir retirer à qui que ce soit la connaissance de leurs découvertes. Leur excès *maladif* de tendresse n'est pas compensé par le sens moral, la réflexion politique, le discernement.

Mais il ne faut pas pour autant mépriser ces gens-ci. A la mort de l'homme son œuvre peut survivre. Nous trouvons, à d'autres époques, plus d'un cas semblable : les grands humanistes du 16<sup>e</sup> siècle, les grands philosophes du 18<sup>e</sup>. C'est toujours l'histoire du pendule, de la spirale, des grandes révolutions astrales. Nous nous retrouvons semble-t-il, au même point de départ, mais à une autre altitude. Le caractère personnel, les conséquences de l'hérédité, de l'environnement, sont là avec leurs corollaires ; nous sommes nés sous le même signe que des milliers d'autres personnes ; mais les positions respectives des astres ont changé, l'influence de chacun d'eux sur nous est différente, en cela même que chacun d'eux est autrement influencé par ses voisins célestes.

La recherche scientifique exige et développe la rapidité de la pensée, l'une des voluptés intellectuelles du savant ; la science moderne provoque l'accélération du mécanisme psychique, une nécessité de la culture scientifique. Le savant coordonne des connaissances dans son inconscient, avec une vitesse souvent inouïe. Les sciences progressent à telle allure qu'elles risquent d'être paralysées par l'ampleur même de leurs acquisitions, si l'on n'y trouve pas remède. Le chercheur le plus spécialisé ne trouve plus le temps de lire tout ce qui se rapporte à sa spécialité. Comment résoudre le problème de la documentation scientifique ? Il est impossible d'accroître indéfiniment nos effectifs scientifiques et techniques. Il faut tendre à augmenter la productivité de ceux que nous avons, mettre toujours plus chacun à la place où il est le mieux adapté, supprimer les besognes fastidieuses par des machines automatiques. La machine prend toujours plus de place dans le laboratoire de recherche ; la mécanisation s'installe peu à peu dans le domaine si important de la documentation ; on parle même de l'essai de machines à traduire électroniques...

Dans cette cavalcade exacerbée de la science, des savants et des scientifiques de toutes sortes et dans tous les domaines, que fait le *pharmacien* ? Qui est-il vraiment ? Et, que devient-il ?

Alors que savants modernes, chercheurs et spécialistes s'efforcent chacun d'être le premier à trouver ce qu'ils savent que bien d'autres cherchent en même temps qu'eux, le pharmacien ne doit jamais être pressé. Il manipule des poisons, non pas pour les voir réagir dans des éprouvettes, mais pour les dispenser à des hommes qui les consommeront ; il est responsable d'innombrables vies humaines, il appartient aux professions médicales, et relève des sciences exactes.

La pharmacie est issue de la médecine : FRÉDÉRIC II de Sicile, petit-fils de BARBEROUSSE, sépara pour la première fois, en 1242, les médecins

des pharmaciens, en interdisant aux premiers la confection des médicaments, réservant cette occupation aux seuls pharmaciens, mais sous la surveillance des médecins.

Le médecin n'était alors qu'un pur théoricien, qui étudiait et surtout discourait sur les écrits des Anciens et abandonnait tout le côté pratique de la médecine à des subalternes, les pharmaciens déjà mentionnés, les chirurgiens, les barbiers, les oculistes, etc. N'étant plus que des artisans, ceux-ci, groupés en guildes, libres de toute idée préconçue, se développèrent et atteignirent de l'importance par leurs recherches expérimentales. Mais tandis qu'au siècle dernier, barbiers, oculistes et autres, ralliaient la médecine et en devenaient des disciplines importantes, la pharmacie suivait une autre voie.

Le travail expérimental du pharmacien de la Renaissance, imprégné des idées philosophiques de l'époque, s'était parfois égaré dans la recherche de l'élixir de longue vie et de la pierre philosophale. Quoique ces hommes ne pouvaient suivre de cours supérieurs, leur esprit inventif conduisit un SCHEELE à la découverte de l'oxygène et du chlore, un SERTURNER ou un DEROSNE à la première isolation d'un alcaloïde, l'un de ces fameux principes actifs de drogues que l'on avait cherché en vain jusqu'alors à isoler des plantes.

Puis ce sont aussi des pharmaciens, disposant de moyens techniques plus importants, porteurs des noms de BOEHRINGER, LEVERKUS, MERCK, RIEDEL, SCHERING et bien d'autres, qui créèrent l'industrie pharmaceutique. En développant leur laboratoire, leur arrière-boutique, ils se distancèrent du local où ils avaient tout d'abord vendu leurs produits; ils les vendirent, par l'intermédiaire de grossistes, à ces mêmes pharmaciens qu'ils étaient peu auparavant. Le fils reprenait au père l'essence même de son occupation: *la préparation des médicaments*, puis plus tard encore, leur *analyse* et leur *dosage*. L'occupation étant rentable, pourquoi se serait-il arrêté en chemin? Le produit pur fut mis en solution, en comprimés, en ampoules; des mélanges innombrables furent concoctés et confectionnés en autant de formes pharmaceutiques que possible. Privé peu à peu de la confection des médicaments, le pharmacien devenait un commerçant qui vend des médicaments dans des emballages tout prêts; la découverte des séras, vitamines, hormones, antibiotiques, toutes substances qui ne sauraient être préparées dans une pharmacie, mais demandent les moyens techniques de la grosse industrie, devait achever le processus: on disait que la pharmacie se mourait, le pharmacien n'était plus qu'un vendeur, un épicier.

Si tel était le cas vraiment, la pharmacie formerait-elle la dix-septième section de notre Assemblée annuelle? GOSSE aurait-il été l'initiateur de notre Société; celle-ci aurait-elle été présidée en 1825 et en 1848 par PFLUGER de Soleure, en 1847 par LAFFON de Schaffhouse, en 1854 par MEYER de St-Gall, l'année suivante par NICOLET de La Chaux-de-Fonds, en 1884 par LINDTER de Lucerne et, en 1928, ici-même, par JULES AMMAN, bryologiste à ses heures de loisir?



Pour comprendre ce qui se passe, il faut se remémorer l'origine médicale de la pharmacie et son évolution au service exclusif de la chimie pendant 500 ou 600 ans, puis son lent retour à la médecine, avec un retard de 100 ans sur les barbiers, chirurgiens, oculistes, etc. On discerne cette évolution dans l'enseignement actuel de la pharmacie qui, là où il n'est pas autonome, comme dans quelques universités françaises, est tantôt attribué à la Faculté de médecine, ainsi à Berne, tantôt à la Faculté des sciences. Ces études, elles aussi, reflètent encore le passé : mais les stages pratiques qui interrompent les études universitaires pendant plus de deux ans, ont bien diminué par rapport aux nombreuses années d'apprentissage d'autrefois, suivies des années de compagnonnage et de maîtrise, avant de passer l'examen final. Ils sont complétés chez nous par sept, bientôt huit semestres d'études universitaires. Celles-ci sont ainsi tout aussi longues que celles nécessaires à l'obtention du diplôme de chimiste, de botaniste, de géologue, que sais-je encore.

Le professeur de pharmacie a devant lui des savants en herbe. Que deviendront-ils ?

Le futur pharmacien aura à faire valoir ses linéaments caractériels, ceux dont nous avons parlé tout à l'heure : l'avidité, les intérêts sensoriels, la tendresse et la passion intellectuelle.

Les jeunes gens qui viennent à nous, ont-ils tous ces facultés bien réparties ? Certainement pas ; suivant que l'une ou l'autre prédomine, l'avenir du pharmacien suivra des voies différentes.

On sait que toute profession marque son homme, et cela d'autant plus favorablement que le caractère de l'individu allait déjà dans le sens où le métier forme l'homme. On ne prévient pas assez les étudiants en général de la différence, caractérollogiquement essentielle, entre le genre de vie que l'on mène pendant les études et celui qui vous sera imposé par la carrière à laquelle l'école prépare. Si souvent, le métier déçoit par la répétition monotone des mêmes travaux. L'étudiant en pharmacie ne court guère ce risque, d'une part parce que la vie de tous les jours dans une officine est extraordinairement variée, d'autre part, parce que ses stages pratiques, venant assez tôt, lui auront montré à temps, s'il fait fausse route. On ne reçoit pas souvent des lettres comme celle de cet ancien étudiant qui m'écrivait du fond de l'Egypte, pour se plaindre qu'il n'y avait pas assez de changement dans sa vie, qu'il devait faire des pilules au moins une fois par jour. Or, à cette époque, les étudiants égyptiens ne faisaient leurs stages qu'à la fin de leurs études !

Si des circonstances familiales ne l'ont pas obligé à choisir la pharmacie contre son inclination ou sa volonté, le jeune candidat est en tout cas pourvu de l'*avidité*, que nous avons tous en nous. Mise à part son intelligence, sa soif de connaissances se reconnaîtra déjà aux notes obtenues à ses examens. Mais ensuite différentes possibilités s'offriront à lui : il *copiera* servilement toutes les formules qu'il rencontrera, dans l'espoir de les utiliser peut-être un jour ; ou bien il se *résignera à emballer* des paquets préparés par d'autres et à en encaisser la contre-valeur. S'il a en même temps fortement la bosse du commerce, il s'efforcera d'*aug-*

menter davantage son *chiffre d'affaires* que ses connaissances scientifiques. Ou encore, il estimera que sa formation scientifique ne saurait se résoudre à abandonner à l'industrie le champ qu'elle lui a enlevé depuis une cinquantaine d'années et il essaiera de se *singulariser*, par exemple en préparant lui-même de nouveaux remèdes ou en représentant une nouvelle maison étrangère. Enfin il se peut qu'il fasse le grand pas définitif: il *quittera* son officine et la profession libérale qu'elle personnifie, pour choisir la position de salarié scientifique, en entrant au service de l'industrie, au même titre que le biologiste ou le chimiste. Aux yeux du public, il aura *seul* conservé l'auréole du savant. Ce grand pas, il peut aussi l'avoir fait dans une autre direction, avoir changé d'orientation, en complétant ses études par celles de médecin, bactériologue, botaniste, et bien d'autres encore.

Un héritage de notre passé médical est aussi notre impossibilité de décider par nous-même de nos programmes d'étude; toute modification doit être acceptée par un collège de cinq médecins, puis par les cantons, et enfin par le Conseil fédéral! Quelle est la discipline scientifique qui se satisferait de pareille limitation dans ses compétences? N'importe quel programme d'étude universitaire peut être modifié en quelques mois dans n'importe quelle université, mais le pharmacien ne peut améliorer son programme d'études, quand il l'estime souhaitable pour sauvegarder la santé du public. Heureusement que chacune de nos écoles dispose d'assez d'autonomie et jouit suffisamment de la compréhension des départements cantonaux de l'instruction publique, pour introduire officieusement ce qui ne deviendra officiel que quelque 15 à 20 ans plus tard! C'est ainsi que, malgré la vétusté du règlement fédéral actuel des études de pharmacie, les étudiants que nous formons sont capables, depuis bien des années déjà, de diriger des pharmacies d'hôpitaux ou de travailler à la confection sur une grande échelle, dans les usines, de ces préparations qu'il n'est plus possible de préparer dans une pharmacie ordinaire. Ainsi, ils ont fait la preuve, il est vrai, loin des yeux du public, de la valeur de leurs études; leurs recherches ont souvent conduit à des résultats remarquables.

L'enseignement de la pharmacie fait appel aussi bien aux données de la botanique, de la physique, de la chimie, que de la physiologie animale, de la bactériologie, etc.; il a donc une base scientifique, large, solide et entièrement justifiée. Et cette science, de caractère essentiellement mouvant, doit s'adapter constamment à ce qui se fait dans toutes les disciplines pour transformer la drogue en une forme galénique, pour en connaître la toxicité et le mode d'action; le résultat s'en reflète dans les pharmacopées, dont la suisse est parmi les plus scientifiques qui existent.

Les *intérêts sensoriels* sont caractérisés chez le pharmacien par le goût du travail bien fait, par le désir d'avoir des ordonnances compliquées et par conséquent beaucoup plus intéressantes à exécuter. Cette envie est largement satisfaite par les ordonnances que j'appellerais modernes qui, si elles sont moins nombreuses qu'autrefois, demandent infiniment

plus de temps et de réflexion pour les exécuter. Ceux qui en sont doués, s'efforcent de gagner du temps, en utilisant du personnel auxiliaire de toutes sortes, pour se libérer des tâches manuelles qui leur en feraient perdre. Ils estiment normal d'abandonner à l'industrie, non seulement tout ce qu'il est matériellement impossible de réaliser sur une petite échelle, mais encore tout ce qui ne demande pas un travail cérébral suffisant. Ce tempérament tient à l'approbation du médecin; il lui téléphonera fréquemment, sera heureux de s'en estimer le collaborateur et de sentir qu'il peut lui être de quelque utilité, peut-être même comme propagandiste d'une usine de produits pharmaceutiques.

La *passion scientifique* aura été prédominante chez l'avidé qui aura quitté la profession pour s'adonner au travail d'usine; ayant le goût de la recherche, il aura eu l'impression de rester un savant, et d'être utile à l'industrie au moins autant qu'à sa profession. La raison de ce passage pourra aussi avoir été l'incapacité de s'adapter aux difficultés de la profession; il se sera senti plus en sécurité dans l'organisme géant auquel il se sera incorporé. En effet, la pharmacie d'officine est tout ce que facile à exercer.

A notre époque de puissance de la masse, cette profession libérale est probablement celle qui est enserrée le plus étroitement dans les règlements; et puis, les lois sanitaires ne changent-elles pas souvent d'un canton à l'autre? Il en résulte une insécurité de droit qui nuit à l'éthique de la profession.

Alors qu'il possédait, il n'y a pas bien longtemps, le monopole de la vente des médicaments, le pharmacien n'a plus guère que le monopole de devoir souvent refuser de dispenser le produit qu'on le supplie de vendre, et avec le bénéfice duquel il est censé nourrir sa famille. Personne ne lui sait gré de soumettre son propre intérêt économique à la conscience professionnelle. La mission qu'il doit remplir lui interdit aussi de vendre à prix réduit un vieux médicament; il n'a pas le droit de faire de la réclame pour se débarrasser de ses soldes et il devrait tout avoir à disposition de son client, tout ce qui pourrait lui être demandé, des 20 000 spécialités du commerce en Suisse!

Pour l'accepter plus facilement, et pour remplir au mieux sa mission, le pharmacien d'officine doit *avant tout* être possédé de ce que le caractérologue nomme *la tendresse*; il doit faire journallement œuvre de missionnaire. Tant que l'on *guérissait* des maladies, on s'adressait au médecin; maintenant que l'on veut *prévenir* une maladie que l'on n'aura peut-être jamais, maintenant que l'on veut surtout ne rien changer à son mode de vie et pourtant s'éviter les conséquences de ses excès, on en vient à exiger du vendeur-pharmacien, des drogues et surtout des *quantités* de drogues qui sont absolument incompatibles avec le maintien, dans le temps, de la santé.

Quand on pense au nombre et à l'intensité des pressions et recommandations qui fusent autour de chacun, à la quantité incroyable de méthodes et remèdes préconisés contre le moindre bobo, on comprend les exigences posées à la morale du pharmacien, par le besoin d'automédication des

foules. Non seulement, on lui interdit de vendre les stupéfiants et les poisons sans ordonnance; non seulement, on lui conseille de ne vendre qu'au compte-gouttes ou même de refuser de vendre les soporifiques, les antibiotiques et sulfamidés que la propagande tapageuse et les cancanages des voisins ont vantés comme des panacées; mais encore on le charge de déconseiller l'achat de grosses quantités de ces comprimés anti-douleurs qui font tant parler d'eux depuis qu'il y a cinq ans la Société suisse de pharmacie, par l'entremise de sa Commission scientifique, attachait le grelot à cette nouvelle plaie: l'abus des calmants. Des polémiques sans fin ont essayé de minimiser l'effet de ces paroles; elles proviennent de tous ceux qui ont intérêt à vendre non pas ce qui sera utile à l'acheteur, mais à leur propre poche. *La tâche du pharmacien est au moins autant de persuasion qu'elle est scientifique.* Je n'ai pas le temps de relever les conséquences désastreuses dues à l'abus de la pénicilline et d'autres antibiotiques, et pourtant le profane prétend en savoir beaucoup plus sur ses besoins en médicaments que les hommes de l'art.

Parmi les 10 à 20 kilos de matériel de propagande mensuel que reçoit le médecin, a-t-il le temps, et l'enseignement qu'il a reçu lui donne-t-il les connaissances nécessaires, pour déceler la raison de l'efficacité de tel produit, plutôt que de tel autre? N'est-il pas souvent obligé de prescrire un remède que le malade exige, ou un autre, qui certainement n'est pas meilleur qu'un plus ancien, mais qui a le mérite d'être moderne, d'être soutenu par une réclame plus ou moins larvée et qui frappe le public, plutôt que d'indisposer violemment son malade? De même que le pharmacien conseille le public sur ce qu'il devrait ou ne devrait pas acheter, parce qu'il est le mieux à même de juger de la valeur de ce qui est sur le marché, il doit *avoir l'envie et le courage* de donner au médecin qui en exprime si souvent le besoin, les bases scientifiques des médicaments qu'il emploie. Le pharmacien est le seul spécialiste du médicament. On conçoit d'autant moins l'usage, très répandu en Suisse alémanique encore, de la dispensation de remèdes par le médecin. Celui-ci ne sait pas préparer le médicament, mais une maison spécialisée lui en fournit des emballages tout prêts, dont il ne connaît très souvent pas le contenu, mais seulement qu'ils sont bons pour telle ou telle affection. Cette confusion entre le législatif, médecin, et l'exécutif, pharmacien, comporte des risques énormes; en voici un exemple: un excellent médecin, ignorant comme tant d'autres ce que contenaient ses comprimés contre la toux, ne dispensait-il pas récemment à un petit enfant, un produit qui se comporte presque exactement comme un stupéfiant? Mais, si beaucoup de médecins vendent ou prescrivent des remèdes, sans connaître leur contenu, le droguiste, l'épicier, la serveuse de restaurant, sont-ils mieux informés que le client qui exige et obtient un cachet contre son mal de tête. N'avez-vous pas rencontré au bord de la route des affiches comme celle que l'on pouvait lire dans le Mittelland, au printemps dernier: Fruits, poudres contre les maux de tête, eaux minérales, cigarettes, chocolat, benzine...

Lorsque vous faites emplette, ailleurs qu'à la pharmacie, d'un médicament, vous êtes-vous jamais demandé si vous ne vous faisiez pas tort à vous-même, ressortissant d'une des branches de la science, à laquelle vous êtes pourtant fier d'appartenir ? Je sais bien que le monopole théorique dont jouissait le pharmacien lui a créé des envieux et que les avantages pécuniaires ont été montés en épingle ; des hommes d'affaires croient placer leur argent au mieux en achetant une officine, à la tête de laquelle ils nomment un gérant, un « fermier ». Une profession libérale ne s'accommode pas de la pénétration en son sein de salariés scientifiques, la santé publique n'a rien à y gagner. Et, puisque le monopole est brisé, les gains sont devenus insuffisants ; le titulaire de l'officine a dû étendre son champ d'activité, en introduisant des rayons spéciaux : parfumerie, articles techniques divers, photographie, alcools, faisant en cela, lui aussi une sorte de « concurrence déloyale » à d'autres professions !

Pour le public, le pharmacien d'officine est toujours celui qui vend à des prix surfaits, dont les services doivent *évidemment* être gratuits, puisqu'ils vous apportent la guérison, vous maintiennent en bonne santé, vous rendent la vie valable d'être vécue et *puisque la santé ne se paie pas !* C'est même souvent encore cet homme ridicule, ridiculisable, peut-être malheureux et souvent perdu dans ses rêveries, que Spitzweg nous a laissé sur une toile fameuse. Il ne peut plus, comme autrefois, ou comme le chercheur de laboratoire dont le traitement vient tout seul à la fin du mois, se réfugier dans son cabinet de travail ; il est le seul scientifique qui soit jour et nuit à la disposition du public, sans que celui-ci ait à prendre un rendez-vous qui, souvent, ne pourrait s'obtenir que plusieurs jours plus tard.

Le pharmacien est au service du malade, avec son cœur et son intelligence : parfaitement informé dans les domaines théoriques, il est en contact constant avec une pratique essentiellement humaine, et cela lui permet de supporter bien des difficultés ; mais vous ne devez pas ignorer que, lui seul, ne peut partir se reposer quand cela lui plaît, quand ses enfants ont les vacances ; il ne peut quitter sa pharmacie que s'il a pu trouver un remplaçant qualifié, donc diplômé ; il n'a jamais le droit de fermer boutique.

Tout scientifique qu'il soit, le pharmacien a donc une place à part dans le domaine des sciences mathématiques, physiques et naturelles ; les appliquant plus ou moins toutes ensemble, il s'en différencie par le schéma de ses études et par son contact constant avec la maladie.

De même que le chimiste se spécialisera en chimie minérale, dans la chimie des colorants ou des apprêts, celle de la synthèse des médicaments et bien d'autres encore, de même que l'étudiant médecin deviendra phtisiologue, chirurgien, gynécologue et tout ce que vous savez aussi bien que moi, le pharmacien, selon ses tendances héréditaires et caractérielles, optera pour l'une ou l'autre des nombreuses possibilités que je viens d'esquisser devant vous. Notre enseignement doit être équilibré, multiple et varié, et il faut souhaiter que chacun de nos jeunes

saura choisir à temps l'officine de la ville ou de la campagne, la pharmacie d'hôpital ou le laboratoire industriel, et y appliquer au mieux les aptitudes qu'il possède. Pour nous, leurs professeurs, nous devons espérer en voir venir à nous qui soient le plus savants ou le plus humains possible, pour le plus grand bien de chacun.

MM. les représentants des autorités cantonales, communales et universitaires,  
Mesdames, Mesdemoiselles et Messieurs,

L'usage veut que le président annuel donne quelques explications, quelques renseignements historiques et distribue quelques fleurs.

Il ne saurait être question de faire ici, même en raccourci, l'historique de la S.H.S.N. Je préciserai seulement que cette assemblée est la neuvième tenue à Lausanne et la dixième dans le canton, la première ayant eu lieu en 1818.

Il y a dix ans, notre collègue COSANDEY présidait avec un rare bonheur la 129<sup>e</sup> Session. Après si peu de temps, et après l'effort fourni pour composer un Comité central, qui s'est montré digne de tous les éloges, il ne fut pas facile de trouver des candidats pour le Comité annuel. Je remercie le président annuel précédent, de s'être spontanément mis à la disposition du nouveau comité. La tâche de le présider tomba sur celui qui vous parle. «Faute de grives, on mange des merles» dit-on; par bonheur, vous protégez la gent ailée et j'ai ainsi moins à craindre de vous, que vous de moi.

Le Comité central de Lausanne a terminé ses six ans d'existence l'an dernier; selon la tradition, c'était donc en 1958 que vous auriez dû vous réunir ici pour prendre congé de lui. Cependant, il se trouvait que 50 ans exactement venaient de s'écouler depuis la dernière réunion de l'Helvétique à Glaris et, cette année-là, la Société glaronnaise des sciences naturelles fêtait son soixante-quinzième anniversaire; nous lui avons volontiers cédé notre tour, pour lui permettre de marquer ce double jubilé et nous sommes heureux que son président, après s'être dépensé sans compter pour nous l'an dernier, ait accepté d'être des nôtres aujourd'hui.

Que dira-t-on de nous dans cinquante ans? Je ne sais, mais je voudrais relever quelques faits divers de la Session lausannoise de 1909; parmi les 80 membres alors présents, je vois les noms d'AUGUSTE FOREL, de FRITZ et PAUL SARRASIN, MARTIN RIKLI, AMÉ PICTET, SCHRÖTER, ALFRED WERNER, LUGEON, ALBERT HEIM et SCHARDT. Ces grands noms de la science suisse ne sont plus, mais je suis heureux de pouvoir saluer aujourd'hui quelques-uns de ses membres qui nous sont restés: si FRÉDÉRIC JACCARD, LARGUIER DES BANCELS et AUGUSTE MAILLEFER sont éloignés par la maladie, qu'ils sachent que nous pensons à eux; PAUL DU PASQUIER et même les deux secrétaires du Comité annuel d'alors, sont

parmi nous: HENRI FAES, voyageur encore infatigable, de même que le titulaire de la concession radiophonique N° 1, celui qui voyageait parmi les glaces polaires avec DE QUERVAIN et avec CHARCOT, le pionnier de la glaciologie, de l'étude des marées du Léman et des ses tornades, et de tant d'autres choses, PAUL-LOUIS MERCANTON; que la fête d'aujourd'hui puisse leur rappeler les beaux jours d'il y a cinquante ans.

Ce même 5 septembre 1909, 62 nouveaux membres étaient admis dans notre Société, parmi lesquels je note au passage PAUL CRUCHET, toujours vert, lui aussi, ainsi que deux noms de disparus, JEAN LANDRY, l'ancien directeur de notre Ecole d'ingénieurs et ALBERT EINSTEIN, dont vous me dispenserez de préciser les qualités.

C'était une belle époque; la carte de fête ne coûtait presque rien; la Société de développement d'Ouchy et la Société de navigation offraient une fête vénitienne. Le mercredi matin, l'assemblée se transportait à Vevey où des amis des sciences offraient une collation; à midi la petite-fille de DANIEL-ALEXANDRE CHAVANNES, le président annuel des deux premières assemblées tenues à Lausanne, invitait chacun à dîner au Palace, et le botaniste BURNAT recevait tout le monde pour le thé, au Grand Hôtel du Mont-Pèlerin.

Chaque assemblée annuelle est l'occasion, pour son comité et surtout pour son président, de tenter d'améliorer ce qui lui a paru perfectible lors des assemblées précédentes ou de renouer avec des habitudes dont il a eu connaissance par la lecture des rapports des séances antérieures et qui étaient tombées dans l'oubli.

Nous avons choisi de reprendre une répartition des jours de séance délaissée depuis la guerre, estimant qu'il est agréable de pouvoir rentrer chez soi le dimanche soir, pour commencer le lundi matin le travail de la semaine.

Le nombre des lits ayant récemment augmenté à Lausanne, il nous a été possible, pour la première fois, de vous convier pendant la période d'ouverture du Comptoir suisse; en effet, si l'on a pavoisé pour vous, c'est à l'occasion du Comptoir. Cela aura permis aux participants venus par le rail de bénéficier des réductions accordées à cette occasion, à condition, bien entendu, qu'ils n'oublient pas de faire timbrer leur billet.

Au lieu de me conformer à un usage fréquemment mis en pratique, qui veut que le discours du président annuel soit consacré à l'examen de l'une des questions scientifiques à l'ordre du jour, j'ai laissé ce soin aux conférenciers invités. J'ai préféré faire usage d'une autre coutume, qui est de lui laisser la plus grande liberté dans le choix de son sujet.

Un groupe de conférences essaiera de répondre aux questions suivantes: Quelle place avons-nous faite, quelle place faisons-nous à la recherche en Suisse? Avons-nous un programme précis, ou nous laissons-nous aller en obéissant au vent qui souffle le plus fort? Qu'advient-il de la conscience du chercheur, placé devant les millions mis à sa disposition? Vous passerez ensuite, dans le temps et dans l'espace, de la génétique des bactéries à l'envoi de missiles circumterrestres, puis nous nous pencherons sur ces reliques de l'époque tertiaire, que le grand courant

polaire austral et l'éloignement des communications maritimes ont maintenues en vie sous l'équateur, mais que la bêtise humaine, que nous sommes censés extirper, s'acharne à effacer de la surface du globe.

Les présidents de sections ont bien voulu accéder à ma demande d'organiser un nombre assez élevé de séances communes et j'espère que la plupart d'entre vous ne se confineront pas dans une seule discipline, mais iront, par moments, grossir les rangs d'une société voisine.

Lors de la séance du Sénat de notre Société, j'ai appris que le nouveau Comité central avait mis à l'étude la recherche des moyens propres à intéresser davantage la jeunesse aux problèmes de notre Société. Ayant fait nôtre votre projet, Monsieur le Président central, nous avons profité de la présence dans nos rangs de deux éminents pédagogues de langue française, pour les prier de s'adresser à nos jeunes : c'est ainsi que demain, dans l'un des cinémas de notre ville, les élèves des gymnases classique et scientifique, la plupart de celles du Gymnase de jeunes filles et nos futurs instituteurs, élèves de l'École normale, bénéficieront de deux conférences conçues à leur intention : M. MULLER leur expliquera comment on peut suivre dans le ciel les satellites artificiels et M. DORST leur exposera quelques-unes des tendances actuelles de la biologie moderne, en particulier en ce qui touche à la biologie de terrain, par opposition à la biologie expérimentale.

Joignant l'agréable à l'utile, nous avons songé aux à-côtés touristiques et même gastronomiques, selon les traditions fort appréciables de tout congrès qui se respecte. Ainsi, à 14 heures précises, nous quitterons Lausanne de la place de la Riponne, à la sortie de l'Université, pour nous rendre à Ste-Croix, dont les industriels et les autorités communales se sont ingéniés à nous rendre le séjour des plus plaisant. Vous avez probablement déjà pris connaissance de ce programme spécial, qui vous aura brièvement présenté l'un de ces trop rares points de vue jurassiens d'où s'ouvre un incomparable panorama ; nous avons, en effet, choisi de vous conduire, pour vous faire connaître, ou en tout cas admirer, notre pays, aux Rasses, à mi-chemin du Chasseron où les Helvètes, puis les Romains, célébraient un culte, sans y avoir édifié de temple. Cela nous rappelle la lumineuse démonstration de notre collègue AEBISCHER : le culte d'une sommité, conjugué peu à peu, au cours des siècles, au culte d'un arbre – kassanos, le chêne – vénéré au pied de la montagne, au bord du lac, pour le gui qu'il portait.

Le programme établi pour vous rendre agréables et utiles les trois jours que vous passerez à Lausanne a été réalisable grâce au dévouement des membres du Comité annuel ; en votre nom à tous, j'exprime notre gratitude aux autorités du canton, de la ville et de l'Université, ainsi qu'aux nombreuses personnes, groupements industriels et établissements divers, qui, d'une façon ou d'une autre, mais tous de manière fort tangible, ont aidé à la préparation de notre réunion.

En rendant hommage à leur appui, en souhaitant à nos sections que chacun de leurs membres rentre chez lui satisfait du travail accompli et des choses vues et entendues, en me réjouissant d'être le premier



président annuel à vous souhaiter, Mademoiselle et Messieurs les membres du Comité central la bienvenue parmi nous, en vous souhaitant à tous, collègues, membres et amis, de Suisse et de l'étranger, représentants de la presse suisse alémanique et romande, au nom de la Société vaudoise des sciences naturelles et au nom de l'Université, une très cordiale bienvenue, je déclare ouverte la 139<sup>e</sup> Session de la Société Helvétique des Sciences Naturelles.